

Visions du monde et traduction

Kelly-Anne Maddox

[Article présenté lors du mini-colloque tenu le 7 décembre 1998 dans le cadre du cours *Aspects de la traduction*.]

In this article we explore certain difficulties that arise in intercultural translation where one world vision of one linguistic group does not correspond exactly to that of another. We then discuss solutions that allow a translator to overcome apparent untranslatability. According to Georges Mounin, translation of the surface message of a given text is almost always possible through the application of universals of language and culture. In the second part of this article, we look at problems that come about as a result of connotations that are culture-specific, using as examples the translation of idiomatic expressions and humour. In this case, the work of the translator becomes in part that of an ethnologist, for to effectively transfer connotations from one culture to another, the translator must be familiar with the customs of both. The translator must also use a certain amount of common sense to avoid committing cultural malentendus. Translating connotations is thus much more tricky than translating denotations and in some instances, the best option is to simply not translate at all. Whatever the case may be, intercultural translation is possible, almost without exception for the denotation of a text, and quite often for the connotation.

«Le langage n'est pas seulement un instrument de communication. C'est aussi un ordre symbolique où les représentations, les valeurs et les pratiques sociales trouvent leur fondement» (Ladmiral et Lipiansky 95). En effet, la langue et la culture sont intimement liées, et la langue devient la réflexion de la vision du monde d'une société donnée. Selon Humboldt, les différences entre les langues relèvent d'une vision différente de la réalité dans chaque groupe sociolinguistique (257). Il signale l'exemple du verbe espagnol *desengañar*, qui correspond au français «désabuser». Mais,

au sein de deux cultures différentes, il survient des divergences en ce qui concerne le sens de chaque mot. Ainsi,

[*desengañar*] almost always has a ring of pathos; it is the solemn word of the poet when the deceptive veil of love is rent [...]. The French *désabuser*, on the other hand [...] indicates a concept which is possible in the greatest turmoil of society. It is the death of all poetic, or any sort of elevated, mood, expressing the emotional state of complete frigidity, caused by incessant involvement in complicated external conditions. (Humboldt 250)

De telles divergences d'une langue à une autre donnent naissance à un problème fondamental: si la traduction est synonyme de communication interlinguistique, comment traduire quelque chose dans deux langues dont l'expérience de la réalité et dont les manifestations linguistiques sont différentes, voire, dans certains cas, contradictoires? La traduction interculturelle est-elle possible? Pour certains, elle est impossible, ou bien, elle ne suffit jamais à rendre parfaitement dans une langue étrangère ce qui a été dit dans la langue de départ. Pour d'autres, la traduction est possible, mais difficile et pénible à cause des obstacles ancrés dans les différentes visions du monde¹. Pour d'autres encore, comme Humboldt, la traduction interculturelle peut s'effectuer car il s'agit d'un processus herméneutique, et, en plus, chaque langue a la capacité de tout exprimer, même des choses qui ne font pas partie de son vécu socioculturel (Wilss 36). Ainsi, «[...] apparent untranslatability, brought about by interlingual structural incompatibilities among individual languages and the thought processes of individual speech communities, can be countered with potential translatability» (Wilss 36).

Aussi devrait-on parler plutôt de difficultés de traduction, et non pas d'obstacles à la traduction. Quant à ces difficultés, Wilss en note plusieurs, basées sur: 1) le découpage de la réalité dans un langage, par exemple dans la dénomination des liens de parenté, des couleurs, et le vocabulaire pour certains sujets, tels que la neige; il note aussi les différences en ce qui concerne l'aspect temporel, et le manque de correspondances directes et exactes entre expressions idiomatiques; 2) les difficultés qu'on a à rendre dans d'autres langues de mots qui sont particuliers à une communauté linguistique, comme esprit, patrie, charme;

gentleman, fairness; 3) les différentes connotations qui peuvent varier dans chaque langue.

Eugène Nida soulève d'autres difficultés d'après ses expériences dans le domaine de la traduction biblique. Il note surtout que les différences écologiques d'un territoire à l'autre ont pour résultat qu'il est souvent difficile de trouver des correspondances écologiques entre la langue de départ et la langue d'arrivée. Il donne l'exemple biblique du figuier, arbre dont les feuilles poussent juste avant le début de l'été. Une traduction de cet arbre s'avère difficile lorsque l'on traduit en Maya. Pour le lecteur Maya, le seul figuier qui existe dans son milieu est un arbre sauvage qui ne produit pas de fruit. De plus, cet arbre perd ses feuilles au début de la saison chaude, de février à mai. Pendant la saison des pluies, les feuilles du figuier se mettent à pousser; cela pose un deuxième problème, car les feuilles poussent pendant la saison et non pas avant, comme à l'origine. D'autre part, comment rendre «la mer» pour quelqu'un qui habite à l'intérieur d'un continent et ne sait même ce qu'est la mer, la neige pour ceux qui habitent dans un désert, ou bien le désert pour des gens qui ne connaissent pas d'endroit sec et vide de toute végétation, un endroit qui, pour les Mayas, serait l'équivalent d'un champ défriché pour faire pousser du maïs?

Ainsi donc, notre but ici est d'examiner dans quelle mesure la traduction interculturelle est possible. Dans la première partie nous discuterons de la thèse de Georges Mounin à propos des universaux du langage, universaux qui permettent au traducteur de transmettre au moins le message dénotatif d'un texte donné. Dans la deuxième partie, nous nous proposons d'examiner les façons dont le traducteur peut faire passer à la langue d'arrivée des connotations spécifiques à la langue de départ. Nous ne prétendons guère établir des cloisons étanches, mais nous comptons plutôt présenter quelques suggestions pour faciliter la traduction interculturelle.

Selon Mounin les cas d'intraduisibilité ne constituent que des exceptions,² et la traduction entre deux visions du monde devient possible justement par le biais des «universaux» de langage, qui sous-tendent les significations dans les langues (Mounin 195). Ces universaux permettent donc presque toujours de traduire le message dénotatif d'un texte donné. Ainsi, selon Whatmough: «Aussi différents que soient les aspects du langage [...], il y a cependant des *universaux* fondamentaux, intrinsèques

au langage, qui réapparaissent dans toutes les langues particulières examinées jusqu'ici» (Mounin 195).

Il est désormais possible, selon Mounin, de surmonter l'intraduisibilité par le biais de ces universaux. Signalons d'abord ce que Mounin appelle des universaux cosmogoniques, auxquels le traducteur aura recours lorsqu'il s'agit des cas où une société connaît un élément écologique qu'une autre ignore, comme la notion des saisons, ou du désert. Cependant, Mounin note qu'il doit exister un parallélisme entre les langues, puisque l'on habite tous la même planète. Selon lui, même s'il se trouve des divergences d'une langue à une autre, il y a des points communs entre les civilisations, comme le froid et le chaud, la pluie et le vent, la terre et le ciel, le règne animal et le règne végétal, le jour et la nuit, etc. La traduction devient possible dans l'optique de ces convergences. Revenons à la notion du désert en Maya et en français notée par Nida. Malgré l'emploi des mots à significations différentes pour indiquer un endroit vide de végétation, «[...] la signification référentielle de base est la même, les cadres de référence au monde extérieur sont les mêmes [...]» (Mounin 197). Nida propose donc de traduire désert en Maya par «endroit abandonné», car dans chaque langue les deux mots renvoient à un lieu qui n'est pas habité par l'être humain. Les universaux cosmogoniques permettent de contourner, dans la plupart des cas, les difficultés posées par les différences écologiques, et ces différences cessent d'être un obstacle à la traduisibilité.

Mounin note par ailleurs l'existence des universaux biologiques et anatomiques, concernant la nourriture, la boisson, les parties du corps, les couleurs, etc... Selon lui, malgré les variations dans la dénomination des champs de vocabulaire relatifs à ces sujets, la traduction est quand même possible; en ce qui concerne les parties du corps, par exemple, la dénomination est différente dans les deux langues, mais le découpage reste toujours précis et à peu près constant. Ainsi, on emploie en français le mot «reins» pour décrire la partie inférieure du dos, alors qu'en anglais on dirait *back* ou *lower back*. Ici, le vocabulaire employé est différent, mais c'est un vocabulaire qui renvoie tout de même à une partie spécifique du corps, et dans ce cas, à la même partie. Or, selon Mounin, les universaux biologiques nous signalent que la perception est antérieure à la dénomination. Cela est surtout évident lorsqu'il s'agit de la dénomination des couleurs, qui varient souvent de langue à langue, et que Wilss signale

comme un problème en traduction. Cependant, bien que la couleur subisse un découpage particulier dans chaque langue, les universaux biologiques témoignent de «[...] l'existence des constantes dans la perception de la couleur, c'est-à-dire l'existence de ce substrat d'universaux physiologiques antérieurs à tous faits de nomination» (Mounin 199). Les différences en ce qui concerne les couleurs relèvent donc non pas d'une manière différente de *voir* les couleurs dans différents groupes linguistiques, mais d'une différence de nomination: «Il n'y a pas de raison [...] de supposer que les cellules rétiniennes ou celles du cortex fonctionnent différemment selon les races ou les latitudes» (Mounin 199). Les universaux biologiques sous-tendent la signification, et renvoient à des faits antérieurs au langage. Dès que l'on considère les différences de couleurs comme un phénomène linguistique et non pas physiologique, la couleur cesse d'être un obstacle à la traduction, car «[...] il existe un noyau de significations référentielles (de références à des faits communs de physiologie de la perception) qui, même si toutes les valeurs connotatives ne sont pas transférables automatiquement de langue à langue, permet au moins la communication des dénotations, liées par définition à ces références physiologiques» (Mounin 200).

De plus, Mounin démontre des concepts qui sont antérieurs à la nomination en se servant de la dénomination des unités de temps et d'espace. Il s'agit dans ce cas des universaux de perception, qui sont indépendants du langage et qui sous-tendent même celui-ci. Pour appuyer cette idée, Mounin note qu'en ce qui concerne les unités de mesure, il faut non seulement la connaissance intellectuelle et linguistique d'un système quelconque, mais il faut aussi de la pratique dans la vie concrète. Par exemple, même si un Français, pour qui la distance se mesure en kilomètres, connaît parfaitement les règles de conversion de kilomètres en milles, pour s'habituer à «penser» en milles, il doit aussi conduire dans un endroit où la vitesse est en milles avant d'acquérir l'habitude de penser en milles, et non pas en kilomètres; le langage ne fait qu'exprimer la connaissance acquise. Il en va de même du découpage temporel; en Égypte, l'heure se divise en tiers, non pas en quarts. Or, on acquiert cette habitude par la pratique de répondre à la question «Quelle heure est-il?» Comme le note Piaget, «la logique du sujet parlant ne tient pas à son langage seul, mais avant tout aux modes de coordination de ses actions» (Mounin 202). Il existe donc une référence extra-linguistique, antérieure

à la dénomination, et c'est cela qui doit faire objet du travail du traducteur, car les universaux «fournissent forcément des significations référentielles communes - si minima soient-elles - à tous les hommes, à toutes les langues» (Mounin 202).

Il existe d'ailleurs des universaux de culture, puisque les détails spécifiques d'une culture sont souvent communs à d'autres, par exemple, le feu, l'inceste, et certains tabous. Ces universaux culturels sont surtout évidents en ce qui concerne, encore une fois, la nomination des couleurs. Si le jaune et le rouge forment la base du découpage des couleurs pour une certaine tribu brésilienne, alors qu'un autre peuple base la nomination des couleurs sur d'autres couleurs fondamentales³, dans presque toutes les langues, cette nomination renvoie aux éléments concrets du monde extra-linguistique; dans le latin la terminologie des couleurs renvoie au miel, à l'ivoire, à la cerise, etc..., le grec se réfère à la violette, au poireau, au safran, au feu... À première vue, on aurait tendance à croire que ces différences dans la dénomination des couleurs aboutirait à l'intraduisibilité. Cependant, ce n'est pas du tout le cas, car l'on peut toujours «[...] saisir un minimum invariant de signification dénotative, qui peut toujours être transmis de langue en langue» (Mounin 215).

Par ailleurs, les différences entre cultures se réduisent de plus en plus de nos jours, au moins en ce qui concerne les cultures occidentales, entre lesquelles il y a une forte interpénétration. Or, «[...] le phénomène de la convergence des cultures, impliqu[e] la communauté de référence à une réalité culturelle [...]» (Mounin 215). Lorsque deux langues sont souvent en contact, comme l'anglais et le français, les convergences linguistiques finissent par refléter les convergences culturelles, évidentes dans l'emploi des mots français utilisés dans le domaine de la haute cuisine, comme «croissant», ou en français le parking, le footing, etc...⁴

Ainsi donc, selon Mounin, les divergences que l'on trouve dans le découpage de la réalité dans des langues différentes ne constituent pas, comme on l'avait cru auparavant, des obstacles à la traduisibilité. Certes, elles relèvent des difficultés de traduction, mais comme le démontre Mounin, les universaux sous-tendent toute différence inhérente au langage et renvoient aux mêmes phénomènes extra-linguistiques, permettant ainsi de transmettre un minimum dénotatif. Lorsque l'on traduit entre deux cultures, il ne faut pas s'en tenir aux phénomènes linguistiques, qui ont tendance à accentuer les différences entre deux civilisations, mais,

justement, chercher la référence de base qui leur est commune dans la réalité extra-linguistique.

Mais, que se passe-t-il lorsqu'on veut transmettre des connotations spécifiques d'une culture à une autre? La dénotation ne posant guère de problèmes, peut-on cependant parler d'une traduction des connotations? Wilss note, en effet, que la spécificité des connotations constitue une difficulté relative aux visions du monde que le traducteur peut rencontrer dans son travail. Prenons comme exemple le mot escargot en français, mot qui renvoie à l'idée d'un mets délicat. Or, la traduction littérale vers l'anglais, *snail*, n'a pas du tout les mêmes connotations; au lieu de penser à un mets délicat, l'anglophone penserait plutôt à la créature vivante, visqueuse, peu appétissante. Afin de neutraliser les connotations péjoratives en anglais, et aussi pour transmettre les connotations positives de la langue de départ, le traducteur aura recours ici à l'emprunt. On traduit donc escargot en anglais par le même mot qu'en français, escargot, qui, contrairement à *snail*, fait penser à la tradition française de la haute cuisine; ici l'emprunt suffit à contourner les connotations spécifiques aux deux cultures⁵.

Mais la traduction se heurte à des difficultés encore plus complexes lorsqu'il s'agit des expressions idiomatiques, fortement ancrées dans une société et dans une culture données et qui, selon Nida, «[...] involve highly specialized meaning» (206). Pensons aux expressions anglaises, telles que «the proof of the pudding is in the eating», «birds of a feather flock together», etc... Le mot-à-mot s'avère ici complètement inutile, voire incorrect; rendre la première expression en français par «la preuve du pudding se trouve en le mangeant,» serait la traduire de façon erronée, et manquer le sens dans la langue d'arrivée. Vinay note que «[v]ouloir traduire un message qui appelle une équivalence par traduction directe aboutirait à une absurdité, non pas linguistique cette fois, mais culturelle [...]» (747). Or, une bonne traduction d'une expression idiomatique doit se situer au sein de la culture cible, car «[I]anguages are basically part of culture and words cannot be understood correctly apart from the local cultural phenomena for which they are symbols» (Nida 207). Ainsi, le traducteur doit étudier l'usage d'une expression selon la façon dont ceux qui parlent la langue s'en servent et le sens doit être pris en considération avec les phénomènes extra-linguistiques qui le déterminent au sein de la structure sociale et culturelle (Nida 207). Une bonne traduction serait donc

«c'est au pied du mur qu'on reconnaît le maçon». Il s'agit ici de tenir compte du sens voulu dans un contexte précis dans la langue de départ, et ensuite de chercher une équivalence dans la langue d'arrivée; il faut prendre le message dans son sens global, et non pas traduire chaque unité, car l'expression idiomatique relève directement de la culture.

La traduction des connotations devient encore plus épineuse dans le domaine du «trad'rire» (Ladmiral et Lipiansky 69). L'humour est, en fait, relatif à la culture de la langue d'origine, et le comique relève souvent des référents et des connotations implicites à une société donnée. Ainsi, d'une communauté linguistique à une autre, les sujets parlants ne rient pas des mêmes choses. Lorsqu'on traduit une plaisanterie de l'anglais vers le français, ou vice versa, on finit souvent par transmettre le message linguistique, mais la traduction de l'humour s'avère difficile, puisque, «[i]l se produit là une sorte de dissociation linguistique (et culturelle) du vécu psychologique [...]» (Ladmiral et Lipiansky 70).

Comment donc traduire en anglais une plaisanterie française qui porte sur les Belges, alors que la plupart des anglophones ne connaissent pas cet aspect de la culture française? Prenons par exemple cette plaisanterie: «C'est un Belge qui rentre dans un magasin: -Je voudrais un drapeau belge bleu. -Désolé, mais le drapeau belge c'est noir, jaune et rouge. -Bon, je prendrai un rouge.» On pourrait très bien traduire de façon littérale: «A Belgian goes into a store and asks for a blue belgian flag. -Sorry, but the belgian flag is black, yellow and red. -OK, I'll have a red one». Bien que cette plaisanterie soit traduite fidèlement, il n'y a rien ici pour faire rire un anglophone. C'est parce que la plaisanterie relève d'une culture et d'une situation spécifiques; et «[...] le rire est induit par le fonctionnement réel du réseau de communication concret et précis au sein duquel il se déclenche» (Ladmiral et Lipiansky 72).

Ladmiral et Lipiansky suggèrent, en ce qui concerne la traduction du rire, «[...] qu'il ne s'agit plus de seulement traduire, mais plutôt de 'transférer' ou, plus fréquemment, de... manquer tout simplement» (71). Pour effectuer une bonne traduction du rire, ce qui relève des difficultés socioculturelles, il faudrait procéder comme le suggère Claude Tatilon et opter pour la naturalisation du texte dans la langue d'arrivée (26). Pour ce faire, le traducteur aurait donc recours à l'adaptation, procédé où «[l]e traducteur juge sur une ressemblance globale entre deux situations dont chacune peut très bien n'exister que dans une seule culture» (Vinay 748).

Or, il faut souvent transformer l'élément spécifique à la culture de départ, ou même le changer complètement afin d'effectuer une bonne traduction qui aurait une signification relative à la culture d'arrivée. Par exemple, pour reprendre la plaisanterie que l'on vient de citer, si on la traduisait pour un Canadien, on chercherait à adapter le Belge et le drapeau à un contexte canadien; on se servirait par exemple d'un Terre-Neuvien et du drapeau de sa province. Ainsi donc, même si Ladmiral et Lipiansky notent que la traduction du rire «[...] contribuera [...] à renforcer l'incompréhension entre groupes nationaux» (72), cela n'empêche pas que dans la plupart des cas, la traduction n'est pas impossible. On peut presque toujours traduire sur le plan de la dénotation, et on peut même adapter le rire à la culture d'arrivée. La traduction serait difficile, ou même impossible à ces deux niveaux lorsqu'il s'agit des jeux de mots qui sont ancrés non seulement dans la culture, mais aussi dans la langue⁶.

L'adaptation servirait donc à traduire une connotation dans la culture de départ qui n'existe pas dans la culture d'arrivée puisque «[c]haque civilisation a ainsi ses thèmes, certains diront ses 'mythes', qui sont connus d'expérience par les 'indigènes', mais qu'il faut apprendre lorsqu'on veut devenir traducteur» (Vinay 749). Par le biais de l'adaptation l'on peut ainsi éviter de graves malentendus entre groupes sociolinguistiques. Vinay nous donne un excellent exemple en ce qui concerne la publicité:

Une banque canadienne anglaise avait lancé une affiche invitant les Canadiens à l'épargne; celle-ci représentait une main tenant un carnet de banque, avec la devise *Passport to better living*. Or, la métaphore du passeport n'est pas courante en français; on penserait plutôt à des clefs ouvrant toutes les portes, la clef du succès, etc. [...] le traducteur avait rendu la devise littéralement par 'passeport pour une vie meilleure'; l'affiche aurait [...] été mieux à sa place dans un 'salon mortuaire' [...]. La solution la plus heureuse aurait été l'adaptation vers l'image de la clef, en remplaçant le dessin du carnet par une main ouvrant un coffre-fort, 'la clef du succès'. (750)

Cependant, bien que l'adaptation soit fort utile dans le domaine de la traduction interculturelle, il ne faut pas oublier que ce procédé a des limites. Le traducteur doit décider, en fonction de la langue et de la culture cibles, quand l'adaptation conviendrait à un texte donné, ou bien, quand il suffirait de ne traduire que la dénotation (en se servant d'une note

pour expliquer la culture de départ). Par exemple, lorsqu'il s'agit de traduire des propos sur un groupe ethnique dans une culture, doit-on adapter le texte, et faire d'un groupe ethnique dans la culture cible le sujet d'une remarque alors que celle-ci pourrait s'avérer raciste? Ou bien, doit-on traduire une remarque sur les femmes qui dans la culture de départ serait considérée comme banale, et l'adapter dans un contexte où celle-ci relèverait du sexisme? Dans ce cas, le traducteur finirait par commettre une erreur de jugement. Bien qu'il réussisse à transmettre les propos dans un différent contexte culturel, il risquerait, également, de perpétuer des connotations très péjoratives dans la culture d'arrivée. Ici, au lieu d'éviter des malentendus culturels, le traducteur finirait par en susciter. La traduction interculturelle exige donc une mesure de bon sens et le traducteur a non seulement le rôle de transmettre un message et des connotations qui y sont attachées, mais il doit aussi *filtrer* les informations à transmettre en fonction des deux cultures, et décider quand il faut traduire les connotations, ou quand une traduction de la dénotation suffit pour transmettre un message.

Or, la traduction des connotations est une opération délicate et le traducteur doit tenir compte des connotations implicites, et souvent cachées, qui peuvent exister dans la langue d'arrivée. Pour bien effectuer son travail, le bon traducteur doit non seulement traduire, mais il doit aussi se faire sémiologue, et plus important, ethnologue; il ne suffit pas de maîtriser la langue, il faut également connaître la culture: «[...] tout traducteur qui, de mille manières empiriques, ne s'est pas fait aussi l'ethnologue de la communauté dont il traduit la langue, est un traducteur incomplet» (Mounin 239). Cependant, si la traduction des connotations s'avère épineuse, elle n'empêche nullement la traduction interculturelle; comme le souligne Mounin, la traduction de la dénotation est, presque sans exception, possible. Ainsi donc, les visions du monde qui varient d'un groupe sociolinguistique à un autre ne constituent pas un obstacle à la traduction; elles appellent plutôt une modification, essentielle à transmettre un message d'une langue à une autre; comme le dit Gipper:

[t]ranslation is thus and will continue to be... a relative concept... [It could be] said that every translation represents a transposition from the perspectives of one linguistic view of the world to those of another and that this cannot take place entirely without changes or metamorphoses (Wilss 41).

NOTES

1. Voir le chapitre de Wilss "Translation Theory in the Past and the Present" dans son ouvrage *The Science of Translation: Problems and Methods*.
2. Voir son chapitre "'Visions du monde' et traduction".
3. Voir Mounin "'Visions du monde' et traduction".
4. Bien que cette théorie soit vraie en ce qui concerne les pays occidentaux, nous croyons toutefois qu'il ne faut pas y adhérer de façon catégorique. Il y a des pays qui sont assez éloignés, dans un sens géographique et culturel, auxquels l'on ne pourrait pas appliquer cette thèse. Il existe même des pays qui sont géographiquement proches, mais qui, pour une raison ou une autre, n'ont presque pas de convergences entre leurs cultures.
5. Notons d'ailleurs que l'emprunt peut aussi servir pour traduire un seul mot qui existe dans la langue de départ, mais dont il n'y a pas de mot qui y correspond dans la langue d'arrivée; pensons au mot allemand *bildung* dont on se sert en français et en anglais.
6. Prenons comme exemple: C'est un Belge qui rentre dans une maroquinerie et qui demande: -Auriez-vous un portefeuille imperméable? -Imperméable? -Oui, c'est pour y mettre de l'argent liquide. Une solution possible, mais qui ne marcherait pas dans toutes les situations, serait de remplacer le jeu de mots dans la langue de départ par un jeu de mots relatif à la culture d'arrivée.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages consultés

- Humboldt, Wilhelm von. *Humanist Without Portfolio*. Trad. Marianne Cowan. Detroit: Wayne State Univ. Press, 1963.
- Ladmiral, Jean-René et Edmond Marc Lipiansky. *La Communication interculturelle*. Paris: Armand Colin, 1989.
- Mounin, Georges. *Les Problèmes théoriques de la traduction*. Paris: Gallimard, 1963.

- Nida, Eugène. «Linguistics and Ethnology in Translation Problems». *Word* (1945): 194-208.
- Tatilon, Claude. *Traduire: pour une pédagogie de la traduction*. Toronto: GREF, 1986.
- Vinay, Jean-Paul. «La Traduction humaine.» *Le Langage*. Dir. André Martinet. Paris: Gallimard, 1968, 729-757.
- Wilss, Wolfram. *The Science of Translation: Problems and Methods*. Allemagne: Gunter Narr Verlag Tübingen, 1982.

K.-A. M.